En route vers le bilinguisme

Monique Lambert

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/aile/732>

DOI : 10.4000/aile.732

ISSN : 1778-7432

Éditeur

Association Encrages

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 1997

Pagination : 147-172

ISSN : 1243-969X

Référence électronique

Monique Lambert, « En route vers le bilinguisme », *Acquisition et interaction en langue étrangère* [En ligne], 9 | 1997, mis en ligne le 18 novembre 2011, consulté le 19 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/aile/732> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/aile.732>

Ce document a été généré automatiquement le 19 janvier 2023.

Tous droits réservés

En route vers le bilinguisme

Monique Lambert

- 1 Le travail présenté ici s'inscrit dans une réflexion sur le caractère étranger qui subsiste dans les productions d'apprenants avancés alors qu'ils disposent des moyens grammaticaux et lexicaux nécessaires pour résoudre des « tâches » linguistiques de manière autonome. Guillemin-Flescher (1981), partant du constat de productions caractérisées par « l'absence de fautes de grammaire mais ne comportant aucune phrase qu'un "anglo-phone" aurait reconnu comme sa propre langue », en tire les conséquences : « Nous avons acquis la ferme conviction qu'il existait, au delà des contraintes des systèmes linguistiques, tout un domaine du langage à définir ». L'exploration de ce domaine implique de comparer, dans un premier temps, ce que font des locuteurs natifs de langues différentes lorsqu'ils sont soumis à des tâches discursives similaires et de voir, dans un deuxième temps, comment procèdent les apprenants lorsqu'ils sont placés dans des conditions de production identiques. Pour interpréter les divergences éventuelles, je me suis inspirée de l'idée de Slobin (1991) selon laquelle l'activité symbolique des locuteurs est liée à l'empreinte cognitive de leur langue première, qui influe sur la façon de concevoir l'information, de l'organiser et de la linéariser. Les adultes se montreraient particulièrement résistants aux restructurations qu'impose un nouveau système linguistique et, comme le suggère Perdue (1993), l'appropriation de la dimension organisationnelle constituerait le dernier palier vers le bilinguisme. Des études interlingues en production langagière à partir d'activités strictement comparables de description, d'instruction ou de récits (Carroll et von Stutterheim, 1993 ; Watorek, 1996 ; Prodeau, 1996 ; Chini, 1997) montrent comment les modes d'organisation de l'information peuvent varier entre locuteurs de différentes langues. En prenant appui sur la façon dont les langues structurent les domaines référentiels du temps, de l'espace, des entités et des procès, ainsi que sur le rôle alloué à ces domaines dans l'organisation discursive, ces auteurs ont proposé des hypothèses explicatives aux divergences repérées entre locuteurs d'une paire de langues (voir Carroll et von Stutterheim dans ce volume).
- 2 Les travaux que j'ai menés dans cette optique (Lambert, à paraître a et b) s'appuient sur des récits par des francophones et des anglophones d'un montage tiré du film *Les Temps Modernes* (Charlie Chaplin). Cette tâche, empruntée au programme de recherche sur

l'acquisition des langues mené sous l'égide de la Fondation Européenne de la Science (Projet ESF), impose aux narrateurs de reconstruire une même histoire. L'analyste peut de ce fait contrôler et comparer comment ils sélectionnent l'information et organisent leurs récits. Les résultats de mes études portant sur les locuteurs natifs servent de toile de fond à partir de laquelle je m'efforce de suivre et d'interpréter l'évolution des décalages et des convergences entre les productions d'apprenants avancés à différents niveaux de maîtrise et celles des locuteurs natifs anglophones. Les analyses portent sur deux groupes d'apprenants situés aux extrêmes de la fourchette entre des stades avancés et des quasi-bilingues, mais, comme on le verra dans ce qui suit, des variations systématiques entre les narrateurs de différents niveaux ont permis d'établir des catégorisations plus fines fondées sur des similitudes inter-groupes et des différences intra-groupes. On a pu ainsi distinguer quatre étapes qui offrent une « simulation » d'un parcours développemental.

Les épisodes du film et le choix des variables dans la sélection et l'organisation de l'information

- 3 Le montage à raconter est constitué de cinq épisodes. Dans le premier épisode, Charlot est embauché dans un chantier naval où, en déplaçant une cale, il provoque involontairement la mise à l'eau d'un bateau. Il est renvoyé. Le deuxième met en scène une jeune fille errant dans une rue où un boulanger décharge son camion. La jeune fille vole un pain, mais une passante la voit et alerte la police. La jeune fille est poursuivie et, dans sa course, heurte Charlot. Tous deux tombent à terre, ce qui permet à la police de rattraper la jeune fille. Charlot s'accuse du vol du pain, mais est démenti par la passante qui intervient à nouveau. Le policier relâche Charlot et embarque la jeune fille. Charlot, qui est désireux de retourner en prison, entre dans un restaurant (épisode 3) où il se sert abondamment, sachant qu'il ne peut payer. Il se fait arrêter et retrouve la jeune fille dans la fourgonnette de police (épisode 4). La jeune fille parvient à s'échapper, entraîne Charlot dans sa fuite et tous deux se retrouvent devant une maison où un couple, visiblement heureux, se dit au revoir. Dix jours plus tard (épisode 5), la jeune fille retrouve Charlot et l'invite dans la maison de leur rêve, sorte de baraque où tout s'effondre. Le film s'achève sur l'image de Charlot et de la jeune fille, qui s'éloignent, main dans la main, vers un destin meilleur.
- 4 Le compte rendu de ces épisodes impose de sélectionner et d'ordonner les événements qui se sont déroulés à l'écran en les décalant temporellement les uns par rapport aux autres dans des énoncés constituant la trame du récit. Comme on l'a vu *supra*, les déplacements occupent une part importante des faits à mentionner, qu'il s'agisse des fuites et des poursuites (épisode 2 et 4) ou des déplacements d'objets, comme celui de la cale (épisode 1) ou encore celui de la table, du balai ou de la chaise (épisode 5) qui provoquent des écroulements en chaîne. Il faudra éventuellement aussi contextualiser ces événements, étoffer le récit par des précisions portant sur des circonstances, ou établir les liens qui les unissent en réponse à *pourquoi ? dans quel but ?* dans des énoncés en arrière-plan. Le film présentant des personnages qui occupent alternativement le devant de la scène ou agissent au même moment, les narrateurs devront décrocher de la trame pour présenter les faits et gestes des protagonistes comme co-occurents ou antérieurs. Le document visuel des *Temps Modernes* se prête ainsi particulièrement bien à l'étude comparative des références au déplacement et à la localisation dans le

domaine de l'espace, à l'antériorité et à la simultanéité dans le domaine temporel, enfin à l'explicitation des liens causaux qui relient les événements évoqués.

Caractéristiques des apprenants

- 5 Au moment du recueil des données, les vingt-trois sujets analysés ont à leur actif dix années d'études d'anglais à l'école et à l'université. Quinze d'entre eux sont étudiants en licence à l'université Paris VIII et huit sont agrégés et anciens élèves de l'École Normale Supérieure de Fontenay. En ce qui concerne les étudiants, leurs contacts avec l'anglais n'ont jamais dépassé l'institution pour onze d'entre eux. Les quatre restant ont séjourné, un semestre au moins, dans un pays anglophone. Le groupe de Fontenay constitue l'élite des anglicistes. Le concours de l'agrégation vise à sélectionner les meilleurs candidats au professorat et un nombre très restreint a été admis à préparer cette épreuve à l'École Normale Supérieure. Ils ont tous fait des séjours répétés dans des pays anglophones au cours de leurs études secondaires et des séjours prolongés et professionnels durant leur spécialisation à l'université. Par ailleurs, ils préparent parallèlement un DEA ou un doctorat.

Conditions de l'expérience

- 6 Comme pour les locuteurs natifs, le recueil des données s'est fait selon les modalités suivantes : les premiers épisodes du film sont visionnés par chacun des informateurs avec un interlocuteur, et les derniers épisodes par l'informateur seulement. Le récit porte exclusivement sur cette dernière partie que l'interlocuteur dit ne pas connaître¹. Les étudiants de Paris VIII ont été enregistrés à l'université par un de leurs professeurs. L'expérience s'est déroulée chez une ancienne élève de l'École Normale, qui a joué le rôle d'interlocuteur pour le groupe des agrégés.

Les sous-groupes

- 7 La répartition des vingt trois sujets en sous-groupes est basée sur les données du corpus. Les facteurs pris en compte portent sur l'éventail des moyens d'expression dans chacun des sous-domaines étudiés, sur la gamme de leurs usages fonctionnels, sur l'adéquation des emplois en contexte et sur le respect des normes structurelles. Cela a conduit à regrouper 8 quasi-bilingues (désormais G4) et à répartir les étudiants avancés en trois sous-groupes, respectivement du moins au plus avancé : G1 (6), G2 (5), G3 (4). Compte tenu du nombre restreint de sujets dans chacun des sous-groupes, les phénomènes ne sont pris en compte que s'ils sont spécifiques et systématiques. Le nombre de propositions grammaticales par sujet est une variable pertinente dans les trois premiers groupes, où les écarts des moyennes s'échelonnent de 140 propositions (G3) à 76 (G2) pour tomber à 48 (G1). Elle ne l'est pas pour les quasi-bilingues dont la moyenne est de 80. À titre de comparaison, les moyennes des natifs anglophones sont de 152 et celles des francophones de 140. L'exposé portera dans l'ordre sur l'expression du déplacement et de la localisation (I), sur les décalages temporels (II) et sur l'expression de la causalité (III).

I. Déplacement et localisation

1.1. Contextes d'occurrence de la référence au déplacement et à la localisation chez les natifs

- 8 Les relations spatiales sont mentionnées dans des contextes où le déplacement des personnages et la manipulation des objets constituent des étapes qui conditionnent l'événement clé ou la « complication » (Labov, 1978). L'épisode du bateau à l'eau et du vol du pain entrent dans ce cas de figure. Dans le premier passage, Charlot, en déplaçant une cale, libère un bateau en construction qui glisse vers la mer. Dans le deuxième passage, une jeune fille s'enfuit après avoir volé un pain. Elle est pourchassée, percute Charlot, est rattrapée par la police et s'enfuit à nouveau. Les énoncés qui rendent compte de ces déplacements en suivant la chronologie extralinguistique construisent la trame chez les natifs anglophones.
- 9 Les mentions de déplacements et de localisation se trouvent aussi en début d'un nouvel épisode où l'introduction ou la réintroduction d'un personnage en mouvement permet de situer le fragment dans l'espace. Les énoncés sont alors à la forme suivante : x + V Mouvement (*be + -ing*) + SP comme dans l'exemple suivant : *the woman is walking down the sidewalk*.
- 10 L'examen contrasté des productions des natifs a mis en évidence des divergences d'ordre fonctionnel :
 - alors que les anglophones structurent ces fragments en référant aux évolutions des personnages pas à pas, ce procédé est peu utilisé par les francophones qui s'en tiennent aux événements clés en les liant par des liens causaux, comme l'illustrent les schématisations de la scène du chantier naval telle qu'elle a été racontée par les anglophones et les francophones :
 - *and then he takes a sledge hammer and knocks the wedge out, picks it up and then he looks and sees the ship floating out in the ocean*
 - *Charlot prend une cale, ce qui fait que le bateau part à l'eau.*
 - contrairement aux anglophones qui recourent systématiquement au déplacement pour ancrer les nouveaux épisodes et qui privilégient aussi ce procédé pour réintroduire les personnages au fil du récit, les francophones filtrent plus volontiers la scène à travers le regard d'un spectateur générique qui localise le protagoniste : *on voit la jeune fille devant une boulangerie ; on la retrouve devant la boulangerie.*
- 11 Les aspects des déplacements dont il est rendu compte montrent aussi des différences systématiques. Tandis que les anglophones privilégient l'expression de la manière, suivie de particules adverbiales, ou de syntagmes prépositionnels mentionnant la localisation à atteindre ou le milieu traversé (*walk in the street, marches off*), les francophones, dans des contextes similaires, privilégient le déplacement orienté par rapport à un lieu origine implicite (*il part, s'en va, s'enfuit*) ou vers une destination laissée également implicite (*il arrive*). La description des trajectoires chez les anglophones est jalonnée de repères : *the boat rolls off the road, through the wall, into the sea*. Les francophones dans ce cas optent pour « *s'en va* », et le tiers d'entre eux précisent « *et coule* ». Enfin, aux constructions résultatives où le déplacement est acquis à la suite de l'action représentée par un verbe de manière (*hit out, slammed out, knocked out*), les francophones préfèrent mentionner le seul mouvement (*il prend la cale*).

- 12 Il résulte de ces choix que l'expression de l'espace, non seulement joue un rôle plus important dans la structuration du discours en anglais qu'en français, mais par ailleurs n'est pas construite à l'identique : parsemée de points de repères qui précisent les destinations ou délimitent les trajectoires des entités en anglais, en français, elle est réduite au rôle de repère origine.
- 13 Ces variations peuvent s'expliquer par la façon dont les langues construisent les informations sémantiques. L'anglais tend à fusionner mouvement et modalité dans les lexèmes verbaux auxquels on peut ou on doit adjoindre toutes sortes d'informations sur la localisation visée ou atteinte, le milieu traversé, éventuellement sur des états intermédiaires grâce à une gamme très abondante et complexe de particules (adverbes et prépositions). Le français amalgame mouvement et direction dans un lexème verbal intransitif, pour les plus courants, et exprime facultativement la localisation, la destination ou la manière. La richesse des moyens offerts par l'anglais, combinée aux contraintes qu'il impose, peut expliquer le recours privilégié à l'espace dans la structuration des textes anglais.

1.2. Référence au déplacement et à la localisation chez les non natifs

- 14 Pour éclairer les événements, la présentation des évolutions des personnages dans l'espace n'est pas un procédé auquel les apprenants avancés recourent volontiers, mais l'étoffement du récit chez les plus avancés et les quasi-bilingues s'accompagne d'un plus grand nombre de précisions à cet égard.
- 15 Il en est de même du recours à la spécification des relations spatiales pour remplir des fonctions discursives d'orientation et d'introduction d'entités. Les apprenants les moins avancés ont tendance à rentrer directement dans le fil du récit sans passer par une étape d'orientation. Dans les autres groupes (3 et 4), les entités sont introduites par des procédés autres comme les filtrages visuels, les formes existentielles *there is*, ou la participation à un procès avec un protagoniste connu.

1.3. Évolution des moyens mis en œuvre d'un groupe à l'autre

- 16 Au stade le moins avancé, le déplacement est évoqué, dans près de la moitié des cas (47 %), par le verbe de base du mouvement « *go* », suivi d'un syntagme prépositionnel renvoyant à une localisation en L2 : *in prison, in the restaurant, on the street*. Les autres formes recensées appartiennent au lexique courant et sont utilisées intransitivement : *come, leave, escape, arrive, all*. L'orientation à partir d'un point de départ est rendue par *go outside* ou *go from the house*. Le seul verbe qui renvoie à la manière du déplacement est *walk* (4 %). Les structures syntaxiques sont limitées au schéma à S-V- (PP) où S est un protagoniste : les objets inanimés, eux, ne bougent pas, hormis le bateau.
- 17 Dans le groupe 2, les expressions intransitives du déplacement alternent avec des verbes à particule comme *leave* et *go away* ou *go out, return* et *come back, escape* et *run away*. Le mouvement vers le bas, exprimé par *fall*, s'enrichit de *off* ou *from*. Les précisions sur le mode du déplacement sont systématiquement suivies de la localisation du milieu traversé : *she walks in the street*. Le verbe *come* est plus fréquent mais son opposition avec *go* n'est pas systématique. La cause du déplacement tend à être décomposée en unités atomiques : *he makes the boat go into the sea*. On trouve également

des verbes comme *follow* et *sink* qui synthétisent plusieurs notions dans un seul item. Le recours à des verbes suivis de prépositions ou de particules adverbiales s'accompagne d'un foisonnement de formes non normées (près de 50 % des cas).

- 18 Au stade de maîtrise du groupe 3, le registre des verbes et des prépositions se diversifie, mais la normalisation des usages n'est pas générale : l'étudiante la plus prolixe est aussi celle qui globalement produit le plus de formes non normées. Les valeurs de base du déplacement se répartissent entre *go* (25 %), en association avec *away* et *to*, et *come* et *get* suivis de *in*, *into*, *out* et *off* (23 %). Le lexème *come* est employé de manière systématiquement contrastée par rapport à *go*. Les déplacements vers le bas sont toujours rendus par *fall* et les rencontres par *she runs into him*, *she falls down on him*. Les modes de déplacement sont plus variés : *jump out*, *fly away*, ou s'associent avec une gamme plus riche de particules : *walk past*. On relève par ailleurs quelques rares occurrences de tournures dépeignant des aspects successifs de la trajectoire du bateau (*the boat started gliding down into the water*), ou de la chute de Charlot (*he falls down through the floor*).
- 19 Les quasi-bilingues, groupe 4, se démarquent des autres à plusieurs égards. Tout d'abord, le recours à des verbes de base diminue de manière sensible : *go*, *come* et *get* ne représentent plus que 27 % des mentions du déplacement, et ces formes verbales sont le plus souvent associées à plusieurs éléments postposés, qui cumulent des informations additionnelles de divers ordres : *the boat goes down into the sea* ; *Charlot goes back into the police-van*.
- 20 Les modalités du déplacement sont décrites dans un lexique où alternent des verbes sémantiquement moins précis comme *walk* ou *run* avec des formes plus rares comme : *she is roaming the streets* ; *they goose around* ; *she is strolling* ; *he starts wandering*. Parfois, c'est la vitesse qui est mise en relief : *she starts speeding out on the street*. Les mouvements vers le bas exprimés par *fall* sont suivis de marqueurs qui varient selon les éléments qui chutent : *down*, *over*, *onto*, *into*, *apart*. On trouve aussi une occurrence de *collapse* pour rendre l'effondrement du toit. La collision entre les deux protagonistes est donnée par *bump into*, *bounce into*, *knocked down*. Seuls les étudiants de ce groupe mentionnent le déplacement du car de police par *the van is driving away* ; *the car is jaunting along* ou encore sa collision avec une voiture en utilisant *bump into a car* ou *crashes against a car*.
- 21 La cause du déplacement est fréquemment évoquée explicitement ou implicitement : *he gets bumped by a beam* ; *the girl is taken away to prison* ; *they are thrown out of the van* ; *he is run after by the police*. Les tournures résultatives comme *she knocks down the policeman*, *she pushes everybody out*, renvoient aussi à la cause (verbes de manière) qui est à l'origine de l'état résultant. Ces constructions passives, qui placent le personnage principal en position sujet, sont très courantes dans ce groupe, qui, plus encore que les autres (et contrairement aux natifs), construit le suivi du texte autour du protagoniste.

1.4. Discussion des résultats

- 22 L'inventaire des répertoires retrace une évolution qui va de l'expression du déplacement par des verbes généralistes sémantiquement, pour aboutir à l'évocation de la manière, puis de la trajectoire et enfin du rythme. L'élargissement du répertoire s'accompagne d'une diversification du lexique verbal pour référer aux notions de base. Au dernier stade, le registre terminologique s'affine encore par des formes recherchées,

jamais attestées dans les productions des natifs anglophones comme *goose around*, *jauntling along*.

- 23 Par ailleurs, les repères spatiaux, d'abord rares, se limitent à la localisation de la destination, ou du milieu traversé, pour s'enrichir de repères jalonnant la trajectoire.
- 24 La comparaison avec les productions des locuteurs natifs en français offre des clés pour expliquer l'évolution de la représentation de l'espace. La mise en regard des formes verbales les plus courantes dans les groupes 1 et 2 (*leave*, *escape* ou *arrive*) avec les expressions employées par les francophones dans des contextes similaires (*il part*, *arrive*, *s'enfuit*) montre que dans les deux cas, les choix se portent sur des verbes employés intransitivement en L2 qui fusionnent mouvement et direction dans l'élément verbal. L'absence de référence à la manière (que l'on trouve chez les francophones) suggère aussi la prégnance de la langue source dans les choix pratiqués. L'orientation vers l'expression du mouvement et de la localisation, au détriment de la manière, reflète les caractéristiques du français par rapport à l'anglais. Les apprenants à ce stade opèrent des transferts au niveau de la représentation des événements à mettre en texte selon les découpages notionnels qu'en fait leur langue maternelle, celle qui a structuré leur représentation symbolique du monde.
- 25 On constate, avec le recours progressif aux verbes suivis de particules directionnelles, que les apprenants s'affranchissent de l'empreinte formelle de leur langue source, et « anglicisent » leur répertoire en tâtonnant d'abord, en normalisant ensuite, pour parvenir enfin à s'en libérer et à jouer subtilement avec toutes les facettes de la représentation du déplacement. Il subsiste néanmoins à ce stade des divergences dans l'usage discursif du domaine de l'espace. On réabordera ce sujet en III.

II. Antériorité et simultanéité

2.1. Encodage des relations temporelles chez les natifs

- 26 Le domaine temporel joue un rôle clé dans la cohérence des textes narratifs dont la structure de base repose sur la suite ordonnée d'événements qui se succèdent. Mais des circonstances particulières du film contraignent les narrateurs à décrocher de la trame. A titre d'exemple, la scène du vol où plusieurs protagonistes « agissent » entraîne l'expression de la simultanéité, tandis que les échanges verbaux évoquant des faits passés provoquent l'antériorité. La scène où Charlot subit des avatars en série requiert la référence à l'itérativité. En dehors de ces contraintes, les narrateurs peuvent être amenés à contextualiser des événements. Les moyens qui servent à la construction des valeurs aspecto-temporelles sont constitués de moyens lexicalisés et de marques morphologiques (Klein, 1994). Les textes des locuteurs anglais comportent un nombre plus élevé d'adverbiaux temporels que les textes des locuteurs français : 14 contre 11, ramené au nombre d'unités propositionnelles. La fréquence des marques aspecto-temporelles est aussi nettement plus élevée dans les textes des anglophones que dans ceux des francophones : 15 contre 7, ramené au nombre d'unité propositionnelles.
- 27 Parmi les moyens lexicalisés, les adverbes les plus fréquents renvoient à la successivité (71 %), essentiellement exprimée par *then* (96 %). Cette marque entre dans des contrastes en position initiale avec l'ellipse du sujet, marqueur $\emptyset$, *and*, *then*, *after* et *and then*, pour marquer différents degrés de rupture dans le flux de la référence au temps et au topic. Les discontinuités, plus fréquentes en français, ne sont pas signalées à

l'identique. L'expression de la simultanéité (*meanwhile*) est plus rare en anglais qu'en français (*au même moment, à ce moment-là*), où elle représente 52 % des marques lexicales. Les subordonnées temporelles représentent respectivement 21 % des moyens lexicalisés en anglais et 18 % en français.

- 28 En ce qui concerne les formes verbales morphologisées, l'encodage temporel des énoncés de la trame est majoritairement au présent narratif chez les anglophones, qui optent aussi de manière non aléatoire pour le prétérit dans 26 % des énoncés, alors que les natifs francophones utilisent unanimement le présent. Par ailleurs, les énoncés de la trame sont nettement plus nombreux chez les anglophones que chez les francophones (52 % du total des propositions contre 40 %).
- 29 Les verbes en *be + -ing* constituent 64 % des marques morphologisées. Ces formes remplissent trois fonctions principales dans l'organisation des récits : une fonction explicative d'événements clés par la description du positionnement d'objets ou la localisation de personnages (*the broom's holding the roof*), une fonction d'orientation et d'identification par mention du déplacement de protagonistes (*and then they're walking in the streets back in the city together*), enfin une fonction descriptive d'activités menées en parallèle (*they're sitting and chatting, she's sort of flirting with him, he's trying to be witty*) ou contrastées (*he's reading the paper while she's preparing breakfast*). Le français n'a pas de marquage équivalent à *is + -ing* dans les exemples recensés, ce qui contraint les narrateurs à recourir à d'autres moyens : le filtrage par *on voit, on retrouve* pour l'identification des référents, le présent et la tournure *en train de* pour contraster des activités.
- 30 Les retours en arrière représentent 35 % des marques morphologisées chez les anglophones qui se répartissent en 22 % (*-ED*), 9 % (*have + -EN*) et 4 % (*had + -EN*). Ces formes servent à orienter en prologue pour faire le lien avec le début du récit, à identifier un référent par rappel de faits antérieurs, à expliquer lorsque les événements évoqués conditionnent des actions ultérieures (*the girls has somehow found breakfast, they drink coffee and they eat loaves of bread*) et enfin on les trouve dans le discours rapporté. Les moyens qu'offre le français ne permettent pas d'exprimer l'opposition aspectuelle *-ED* vs *have + -EN* par des moyens identiques, ce qui explique le pourcentage élevé du passé composé (50 %), par rapport à l'imparfait (35 %) et au plus-que-parfait (15 %). Par ailleurs, en dehors des emplois équivalents, les locuteurs français ont plus tendance à évoquer de manière rétrospective ce qui advient aux personnages secondaires dans des suites de relatives (*mais il y a une femme qui est arrivée par derrière et qui l'avait vu voler un pain et qui avait prévenu la police*).

2.2 Les marques lexicalisées chez les non natifs

- 31 Le tableau 1 regroupe des adverbes (au sens large du terme) classés selon des critères formels et sémantiques. Les pourcentages dans la colonne (1) expriment le rapport entre le total des marques lexicales recensées et le nombre de propositions dans chacun des groupes. Les colonnes suivantes renvoient à la répartition de ces marques entre les catégories suivantes : subordonnées temporelles (2), adverbes de séquence (3), de simultanéité (4), de fréquence (5) et syntagmes prépositionnels de localisation temporelle (6). La catégorie aspect (7) regroupe les déterminations portant sur le déroulement des procès par des adverbes (*gradually*) ou sur une étape particulière par des tournures paraphrastiques (*begin, end up*).

Tableau 1 : Répartition des marques lexicalisées en %

	(1) Tot %	(2) Sub T	(3) Séq	(4) Sim	(5) fréq	(6) SP	(7) aspect
G1	21	20	52	13	00	06	08
G2	10	36	28	18	00	10	08
G3	13	31	17	19	18	08	06
G4	18	9	27	10	22	10	22

2.3. Moyens mis en œuvre et fonctionnement

- 32 Les relations exprimées chez les apprenants les moins avancés (G1) se limitent à la successivité et à la simultanéité. L'adverbe de séquence le plus courant est *then* (62 %) suivi de *after* (38 %), et marginalement de *finally* pour marquer un saut dans la narration. La simultanéité est rendue par *at the same time*, par des subordonnées en *as* et plus rarement par *now*. Du point de vue fonctionnel, on note une ébauche de spécialisation de *then* pour marquer les relations locales de cause à effet et de *after* pour signaler les sauts temporels. Mais *then* ponctue aussi le début des énoncés. L'expression de la simultanéité par des subordonnées sert à contraster des activités auxquelles se livrent deux protagonistes.
- 33 Le choix des moyens n'évolue que peu dans le groupe 2 où *then*, *after* et *at the same time* représentent encore 75 % des marques. La gamme des notions s'enrichit de la durée par *for a while* et des contrastes implicites par *already*. Des moyens indirects comme des composés de *every* et de *each* ou des adverbes exprimant la répétition (*again*) renvoient à l'itérativité. Par ailleurs, la référence à la simultanéité tend à se systématiser, *at the same time* étant réservé aux frontières d'épisodes lorsqu'il y a changement de protagonistes et la subordination à des mises en relation au fil du récit.
- 34 La diversification et l'enrichissement des notions se poursuit dans le groupe 3 : les relations d'ordre s'expriment aussi par *after this/that* tandis que *before* fait son apparition et que des moyens spécialisés renvoient à l'itérativité. Mais la différence essentielle tient à l'usage sémantiquement et/ou syntaxiquement différent des formes. Ainsi, *when* est utilisé comme subordonnant, marquant la simultanéité, mais aussi dans le sens de *whenever* exprimant un parcours de situations, ou encore comme pronom relatif : *the moment when*.
- 35 On assiste dans les productions des quasi-bilingues à un saut qualitatif caractérisé par l'éventail des notions exprimées et leur fréquence. Le taux de variabilité moyen atteint 79 %, ce qui tranche avec le sempiternel *then* des locuteurs natifs. Tous les sujets réfèrent à l'antériorité par *before* ou *earlier*, à la simultanéité par *in the mean time*, *meanwhile* ou *then* en position finale. Des moyens spécialisés comme *keep on* alternent avec des adverbes comme *repeatedly* pour exprimer la fréquence. Le degré de proximité est précisé par *just* et *instantly*, et les localisations temporelles par des syntagmes prépositionnels. La mise en valeur des étapes du déroulement s'élargit au terme des

procès par *end up*. Le récit ne se prêtait pas à l'évocation de l'avenir, mais on recense pour la première fois quelques occurrences de moyens « spécialisés » comme *be going to* ou *be + ing*, des structures post-nominales *factories to be reopened*, en dehors du recours général à des moyens indirects par des verbes de visée comme *decide*, *want*, ou encore par des subordonnées de but introduites par *in order to* et *(so as) to*.

- 36 **Pour récapituler**, l'évolution des moyens lexicaux renvoyant aux relations temporelles n'est pas sans rappeler le développement simulé des moyens référant à l'espace. Limité au départ aux relations topologiques et aux relations d'ordre par des marques en nombre restreint, l'éventail des notions s'élargit à l'itération, à des spécifications aspectuelles, et s'accompagne d'une diversification des lexèmes ou de leur usage polyfonctionnel, permettant ainsi d'affiner les notions exprimées. Parallèlement, l'usage discursif des moyens tend à se systématiser, pour se rapprocher des usages des anglophones.

2.4 Les formes verbales morphologisées

- 37 Les énoncés de la trame sont exclusivement au présent narratif dans les groupes 2 et 4, et majoritairement et aléatoirement en alternance avec le prétérit dans les groupes 1 et 3. La proportion d'énoncés dans la trame est remarquablement stable d'un groupe à l'autre (écart de 39 à 41 %), et proche de celle des francophones. Les chiffres figurant au tableau 2 ci-dessous portent exclusivement sur les formes verbales qui expriment des contrastes temporels ou aspectuels par rapport à la trame. La colonne (1) renvoie au pourcentage de recours à la morphologie verbale pour décrocher de la trame par rapport au total des propositions dans chacun des groupes. La colonne (2) dénombre le pourcentage de formes non normées. Les colonnes suivantes recensent dans l'ordre les fréquences des différentes formes verbales auxquelles les locuteurs ont recours : formes simples en *ED* (3) pour exprimer le révolu, formes auxiliées pour exprimer l'aspect imperfectif par *be + -ing* (4) et l'aspect accompli par *have + -EN* (5).

Tableau 2 : Les formes verbales morphologisées

	(1) %	(2) %-	(3) ED	(4) <i>be + ing</i>	(5) <i>have + EN</i>	(6) autres
G1	07	25	20	30	50	00
G2	15	30	37	34	27	02
G3	11	10	23	58	18	01
G4	15	00	27	41	26	06

- 38 Ces chiffres traduisent une évolution en dents de scie : très restreint d'abord en G1, l'usage de la morphologie à des fins contrastives double en G2. L'allongement des récits en G3 ne s'accompagne pas d'un recours proportionnel à l'expression des contrastes. On retrouve en G4 les pourcentages du G2.
- 39 Du point de vue qualitatif, les emplois non normés en (2) montrent la fragilité du système verbal qui perdure en G3, alors que seuls les quasi-bilingues font exception. La

profusion des marques en G2 s'accompagne d'un foisonnement « d'erreurs ». Il reste à voir comment ces moyens sont mis en œuvre dans chacun des groupes.

Les formes en *be + -ing* -

- 40 Globalement, les non natifs recourent moins que les natifs à cette forme mais les usages varient d'un groupe à l'autre.
- 41 Dans les récits du groupe 1, les rares recours à cette forme ont une fonction exclusivement descriptive et tendent à référer à des événements clés, comme dans l'exemple suivant : *then the girl is robbing a bread an she ran away and she meets Charlie Chaplin*.
- 42 Dans le groupe 2, cette forme est associée à une gamme élargie de procès, notamment des verbes de déplacement et de posture comme *stand*, *lie*, *hold* pour préciser la localisation d'objets ou de personnages qui conditionnent le déclenchement d'événements clés. A titre d'exemple, *a piece of wood who was helping the boat to stay on the bank* rend compte indirectement de la cause du glissement du bateau à l'eau. Les énoncés prennent alors un rôle explicatif.
- 43 Aux contextes repérés dans les deux autres groupes s'ajoute dans le G3 une fonction d'orientation : placés à la frontière entre deux épisodes, les énoncés en *be + ing* condensent des références au temps *after that*, à l'espace et aux entités et plantent ainsi le nouveau décor. Par ailleurs, on ne relève plus de cas d'incompatibilité entre cette forme et les caractéristiques sémantiques des constructions verbales auxquelles elle est associée, mais qui sont dans tous les cas des procès non bornés.
- 44 Dans les récits des quasi-bilingues, cette forme se trouve essentiellement dans des contextes explicatifs (48 %), descriptifs (39 %) et ne remplit que marginalement les fonctions d'orientation (10 %). Le sous-emploi de *be + -ing* et la tendance à subordonner les énoncés porteurs de cette marque constituent une des différences qui subsistent avec les locuteurs natifs. Par ailleurs, les étudiants de ce groupe sont les seuls à utiliser les formes verbales en *be + -ing* pour renvoyer à des valeurs spécifiques, comme par exemple des modalités surajoutées : *he tells her off because she has been stealing some bread again* ou des valeurs annexes d'itération : *everything is falling, the roof is falling onto them* ou de projection dans l'avenir : *a new factory is recruiting workers*.

Les retours en arrière

- 45 Dans le groupe 1, *have + -EN* est la forme verbale quasi exclusive pour évoquer tout ce qui est antérieur, neutralisant ainsi les contrastes entre l'aspect révolu et accompli, ce qui aboutit à trouver cette forme dans des contextes où le prétérit est attendu. Les formes non normées se concentrent dans des contextes où les énoncés de la trame sont alternativement au prétérit et au présent, brouillant vraisemblablement les repères. Les retours en arrière servent, à une occurrence près, à identifier un référent, et les informations sont placées dans des relatives.
- 46 Dans le groupe 2, en plus des usages inappropriés, on relève aussi des erreurs structurelles dans des subordonnées nominales par « surmarquage » : *she saw the girl stole the piece of bread ; a man wanted to arrested her ; he tried to stole the bread*. Dans l'épisode du vol du pain que Charlot s'attribue pour retourner en prison, les faits évoqués sont indistinctement au prétérit ou au *present perfect*.

- 47 Les « erreurs » tendent à diminuer dans le groupe 3 tandis que la gamme des usages se rapproche de celle des natifs, notamment par des occurrences d'énoncés indépendants en *have + -EN* référant à des faits qui éclairent ou anticipent des événements subséquents. Les énoncés aux formes *ED* ou *have + -EN* servant à identifier et à rapporter des propos apparaissent dans des subordonnées.
- 48 Dans les productions des quasi-bilingues, on trouve aussi des occurrences de toutes les fonctions assurées par les retours en arrière mais, contrairement aux autres groupes, les contrastes entre les formes sont là, systématiques. A l'instar des natifs anglophones, les narrateurs utilisent le prétérit lorsqu'ils réintroduisent un référent et *have + -EN* lorsque le référent est nouveau : *a woman has seen the girl*. De même, ils alternent les formes selon que le discours rapporté simule une interaction directe par le jeu intonatif (*ED*), cas le plus fréquent chez les natifs, ou indirecte (*have + -EN*), procédé plus courant dans ce groupe. Mais, contrairement aux natifs, ils tendent à spécifier les relations causales inter-énoncés et à marquer les liens par la subordination.

2.4. Récapitulation des tendances évolutives

- 49 Dans le domaine de la morphologie tout comme dans le domaine lexical, l'évolution traduit une spécification progressive des liens entre forme et valeur avec, en parallèle, l'élargissement des marques à des fonctions variées, mais l'appropriation des usages et des fonctions des aspects grammaticalisés tend à marquer le pas. On peut expliquer cela par les difficultés liées aux réajustements par rapport au système du français, qui impose de construire des valeurs et des fonctions pour des formes en anglais qui n'ont pas d'équivalents directs en français. Le développement des emplois de *is + -ing* reflète un cheminement d'abord tâtonnant et restreint à une fonction descriptive correspondant à *en train de*, qui s'élargit progressivement à d'autres contextes pour assumer d'autres fonctions avec d'autres catégories de verbes et enfin, à d'autres valeurs annexes.
- 50 Ce développement « simulé » de *is + -ing*, tout comme celui des marques du passé, reflète une évolution dans l'influence de la langue source. Partant d'un usage où la forme *have + -EN*, morphologiquement proche du passé composé, renvoie à pratiquement tout ce qui est situé AVANT, les formes en *ED* ou *have + -EN* sont ensuite employées indistinctement, puis de façon « contrastive » pour rapporter des états résultants, pour identifier des référents, pour expliquer et enfin pour orienter.

III. La causalité

3.1. Perspectives narratives chez les natifs

- 51 L'analyse contrastive des organisations textuelles en anglais et en français a permis de repérer des divergences dans le recours au filtrage visuel, dans la façon de rapporter les échanges de parole, dans les interprétations données aux relations entre faits qui convergent pour privilégier la perspective du narrateur en français et pour l'effacer en anglais. Comme on l'a vu en 1.1, les anglophones introduisent les personnages en décrivant leurs déplacements alors que les francophones les filtrent par le regard d'un « on » spectateur : *on voit x*, *on aperçoit x*. Cette construction inscrit le narrateur dans son texte comme source de la représentation de l'espace. Les modalités du discours

rapporté vont aussi dans ce sens : les narrateurs anglophones laissent les personnages s'exprimer en leur nom propre tandis que les francophones, en jouant sur les décalages temporels, les pronoms personnels et les subordonnants, signent leur « réappropriation » des propos rapportés. Les anglophones, par ailleurs, se contentent « d'éclairer » les faits par le jeu sur les décalages aspecto-temporels entre énoncés, qui prennent alors une valeur explicative. Les francophones, quant à eux, explicitent les relations causales dans des subordonnées, ou encore attribuent aux protagonistes les intentions et les désirs qui commandent leurs actions. Ces choix préférentiels aboutissent à des textes hétérogènes en français, en raison de la variété des structures syntaxiques qui tranchent avec l'homogénéité des productions en anglais où prévaut l'ordre S-V-O. Le mouvement de la référence se fait dans ce cas par légères touches successives et la cohérence repose alors en grande part sur le maintien des référents d'un énoncé à l'autre. Les changements portent sur davantage d'éléments en français, ce qui peut contribuer à expliciter plus avant les relations inter-énoncés.

- 52 Les divergences constatées dans les modes d'organisation des textes trouvent des éléments d'explication dans les ressources variables qu'offrent les langues, comme on l'a montré à propos de *is + -ing* et de *ED/have + -EN*. Elles s'expliquent aussi par les contraintes formelles qu'elles imposent. A titre d'exemple, alors que l'anglais permet de placer d'emblée dans la trame des référents indéfinis en position sujet, le français procède en deux étapes (Culioli, 1975) : le référent doit d'abord être introduit en arrière-plan (*il y a x qui, c'est x qui, on voit x qui*) pour qu'on puisse prédiquer à son propos. Ce procédé infléchit les options ultérieures : les apports d'information tendent à se greffer sur le référent en position objet sous forme de grappes de subordonnées.
- 53 Les analyses des productions des non natifs (voir le tableau 3 ci-dessous) ne portent pas sur tous ces domaines, mais se limitent à la fréquence et l'évolution des moyens mis en œuvre pour expliciter les liens de causalité et les motivations des protagonistes. On verra dans quelle mesure les choix reflètent une perspective descriptive, comme chez les narrateurs anglophones, ou tendent vers la perspective interprétative, privilégiée par les francophones. Les recensements portent sur des moyens directs d'expression de la causalité comme les subordonnées de cause (2) et de but (*in order to*) (3), ou les expressions renvoyant à la conséquence comme *so* dans certains contextes (4). Mais les relations de cause à effet s'expriment aussi par des moyens indirects comme la visée ou les motivations (5) qui commandent les actes. On a recensé les complétives dont le verbe recteur renvoie à l'intention (*decide*), à la volonté (*want*) ou à des activités cognitives prêtées aux protagonistes (*believe/realise*). La colonne 1 chiffre le pourcentage relatif des moyens directs d'expression de la causalité par rapport au nombre de propositions. A titre de comparaison, les calculs portant sur les natifs sont également répertoriés.

Tableau 3 : Expression de la causalité

	(1) tot %	(2) cause	(3) but	(4) cons.	(5) motivation	(6) cog. %
G1	10	52	21	28	10	10
G2	15	12	22	66	05	15

G3	12	17	12	71	04	35
G4	14	32	15	62	05	28
Anglais	03	32	12	56	02	17
Français	10	23	28	49	04	23

3.2. Évolution des moyens mis en œuvre chez les non natifs

- 54 L'explicitation des relations de causalité est globalement plus fréquente chez les non natifs que chez les natifs, même s'il existe des disparités d'un sous-groupe à l'autre. Mais l'écart est spectaculaire avec les natifs anglophones, comme le montrent les chiffres dans la colonne 1. En effet, alors qu'on recense en moyenne une marque toutes les 7 propositions grammaticales dans les groupes 4 et 2, toutes les 8 propositions en G3, toutes les 10 propositions en G1, la moyenne est d'une marque toutes les 36 propositions chez les anglophones. Les complétives renvoyant à la visée et aux activités cognitives sont également en quantité négligeable chez les anglophones : une occurrence toutes les 66 propositions (par rapport à 1 toutes les 13 propositions chez les francophones et toutes les 10 à 19 chez les non natifs).
- 55 Les moyens employés par les natifs pour exprimer la causalité se réduisent à *because*, *so*, *that* et *to*. On va voir comment les notions privilégiées et les moyens choisis pour renvoyer aux catégories notionnelles varient d'un groupe à l'autre.
- 56 Dans le groupe 1, les marques les plus fréquentes sont les subordonnées causales en *because* suivies d'expressions renvoyant au but par la tournure *so as to* et à la conséquence par *so*. Dans les groupes 2 et 3, on constate une répartition inverse : les subordonnées causales sont en petit nombre et c'est l'expression du but et de la conséquence qui prédomine. Les quasi-bilingues se distinguent des autres apprenants et des natifs par la très grande variété des marques comme *seeing that*, *because of*, *since* ou encore des participiales.
- 57 Dans tous les textes, les expressions de la causalité et des motivations sont étroitement imbriquées. L'organisation des comptes-rendus dans le groupe 1 est fondée sur l'explicitation de relations d'effet à cause. Les désirs qui animent les protagonistes sont souvent évoqués comme motifs à leurs actions : *he escapes because he wants to be with the young woman* ; *Charlot said « no, no it's me » because he wants to go back to prison*. Dans ces récits très peu étoffés, et où l'information se limite aux événements pivots de chaque épisode (vol du pain, arrestations, fuites), ces événements clés sont présentés comme intentionnels dans des tournures infinitives précédées de *decide* : *CC decides to say that it is his fault* ; *the woman decide to escape with Charlie*. La scène du chantier est typiquement condensée par les deux énoncés suivants : *because of his mistakes, he is fired*. Le dialogue où Charlot revendique le vol du pain se résume par *he decides to say that it is his fault* et la scène du fourgon de police par *and the woman decided to escape and for this reason there is a car accident*.
- 58 La part laissée à la visée et à la motivation par rapport à l'explicitation causale s'inverse dans le groupe 2 par rapport au groupe 1. L'étoffement des récits porte sur les motivations qui entraînent les « complications ». Il est notamment fait mention

fréquemment en arrière-plan de sentiments ou de désirs prêtés aux protagonistes : *she was walking in the street she was probably hungry she saw some bread and so she decide to stole some bread* ou encore *he fall in love with her and he say that it was him who stole the bread*.

- 59 Le groupe 3 ajoute aux procédés explicatifs mentionnés ci-dessus le recours à des modalités indirectes qui éclairent les relations de cause à effet. Des informations précisant des circonstances dans des subordonnées temporelles permettent d'induire comment l'action a pu se produire : *a delivery man is just delivering bread to the bakery and while he is inside, she steals a loaf of bread*. Nous avons là un exemple de l'usage des contrastes aspectuels dans une fonction explicative, comme nous l'avons repéré dans les productions des anglophones. Mais, d'une façon générale, ce ne sont pas des manifestations de la réalité perceptive ou des réactions affectives que les apprenants décrivent pour motiver la conduite des personnages, mais plutôt l'attitude intérieure et les états mentaux.
- 60 Le groupe des quasi-bilingues explicite les relations qui enchaînent la suite des événements par toutes sortes de procédés qui les distinguent des anglophones. Ils font appel à la causalité explicite et à des spécifications sur les états mentaux (*he is determined, they hit on the idea*) ou affectifs prêtés aux protagonistes. Mais leurs récits s'étoffent aussi d'informations sur les circonstances qui provoquent ou permettent les (ré)actions des personnages : *we go back to the orphan, she is starving, she is roaming the streets, she passes this pastry shop and sees loads of cakes and stuff*. Les rapprochements temporels par la subordination, nettement plus fréquents que dans les productions des natifs, tissent des liens entre les faits cités et guident ainsi leur interprétation. Enfin, dernier procédé, ils utilisent des tournures causatives et résultatives qui compactent les enchaînements de cause à effet (*he gets bumped by a beam*), contrairement aux anglophones qui tendent à les décomposer.
- 61 **Pour récapituler**, les options des non natifs tendent davantage vers l'interprétation donnée aux faits plutôt qu'à leur description. Pour les apprenants les moins avancés, ces choix peuvent s'expliquer par l'absence des ressources lexicales et grammaticales (moyens aspectuels en particulier) nécessaires pour mettre des informations en relief. Or, les moyens aspectuels ne sont utilisés dans leur fonction explicative que par les groupes les plus avancés.
- 62 Pour les apprenants qui disposent des ressources nécessaires et même abondantes, les options ressemblent davantage aux choix pratiqués par les narrateurs français : ce n'est pas la partie de la réalité perceptive qui est décrite mais la reconstruction des liens logiques qui enchaînent les événements.
- 63 Ces modes de dire, qui s'apparentent aux options des natifs francophones, ne peuvent être directement attribués à des caractéristiques de la langue. On doit plutôt raisonner à partir des conclusions que l'on a tirées des analyses des productions en français : une coalition de facteurs formels infléchit les choix et influence les options ultérieures. Les modes de dire qui en résultent constitueraient des « moules » pour organiser l'information dont les remaniements semblent particulièrement difficiles.

Conclusion

- 64 Au terme de cette étude, je voudrais, à partir de l'analyse de ces données, livrer quelques réflexions sur l'acquisition, sur l'influence multiforme de la langue source et sur les modes de représentations préférentiels.

L'acquisition

- 65 L'état de langue des apprenants montre des disparités qui s'éclairent par les conditions d'apprentissage et qui éclairent à leur tour deux facettes du processus d'acquisition : l'automatisation et la réflexivité. La difficulté d'expression, voire l'invalidité qui entrave les étudiants placés dans des conditions réelles de production par rapport à la loquacité, à l'aisance de ceux qui ont plongé dans le bain du milieu social, montre à quel point l'institution est loin de créer un contexte idéal. On sait que les possibilités de parler sont rares à l'université, environ quatre heures par an si l'étudiant prend la parole une minute par cours, alors que le jeune enfant, à la découverte de sa langue, utilise ce beau jouet des heures durant, tout au long de la journée. Les étudiants sont surtout amenés à mettre en relation sons/graphèmes avec sens/fonction, mais le cheminement inverse est peu sollicité et on en tire les conclusions : l'automatisation des activations entre ce que l'on veut dire, les mots pour le dire et leur articulation implique la pratique répétée de prises de parole motivées. On le savait déjà mais on en a ici la preuve éclatante.
- 66 À l'autre extrémité, l'anglais « travaillé » des quasi-bilingues frappe par sa justesse expressive. La palette lexicale et grammaticale dont ces locuteurs disposent porte la trace du travail de polissage sur l'objet « langue », et montre ainsi la nécessité d'une prise de distance pour se l'approprier. Le processus d'acquisition ne peut se laisser réduire à la communication ou à l'activité métalinguistique mais impose à la fois d'automatiser les savoir-faire et de rester attentif aux caractéristiques formelles de la langue.

Influence de la langue source

- 67 Les évolutions simulées à partir des quatre groupes (G1 à G4) ont montré l'empreinte multiforme de la langue source. Elle joue d'abord un rôle de grille qui oriente les filtrages selon des caractéristiques formelles et les éléments de sens qu'elle privilégie dans son système (Kellerman, 1983). Avec « l'anglicisation » des moyens, son influence s'exerce au niveau fonctionnel guidant la focalisation de l'attention sur les usages. Enfin, son empreinte joue sur les perspectives de représentation du réel dans le discours. Et c'est là que le poids du système préalable semble peser le plus longtemps. Les options prises par les quasi-bilingues reflètent des influences mixtes. Comme les narrateurs francophones, ils reconstruisent les liens causaux et intentionnels qui enchaînent les événements. Comme les anglophones, ils mettent en relief les informations les unes par rapport aux autres, et laissent l'interlocuteur reconstruire les liens causaux. La difficulté à remanier ces représentations éclaire les différences entre d'un part, l'acquisition du moule qui filtre le réel conjointement avec les perspectives qu'on donne de ce réel au cours de l'appropriation de la langue maternelle et d'autre part, celle de la langue étrangère qui passe par ce moule préalable.

Modes de dire

- 68 Les contrastes entre ce que font les individus lorsqu'ils s'expriment à la lumière des systèmes linguistiques qui régissent leurs propos montrent que certains de ces choix ne sont pas dictés par un « goût » quelconque mais influencés par les ressources qu'offrent les langues et les contraintes grammaticales qu'elles imposent. Ils ouvrent ainsi la voie à un domaine de régularités dans les procédés d'organisation des textes, dont l'étude est encore largement en friche. Par ailleurs, l'examen de l'activité symbolique des individus à cette aune offre aux sciences cognitives des perspectives stimulantes sur l'imbrication entre le fonctionnement mental et le fonctionnement du langage. Ces quelques pistes montrent, s'il le fallait, l'intérêt de notre champ d'étude : l'acquisition d'une langue étrangère n'est pas seulement intéressante intrinsèquement mais elle apporte des éclairages novateurs sur des activités inobservables.

BIBLIOGRAPHIE

- CARROLL, M. (1993). « Comment s'organiser pour parvenir à acquérir ? Ce que nous enseigne la performance de l'adulte apprenant une deuxième langue », *AILE* 1.
- CARROLL, M. & C. von STUTTERHEIM (1993). « The representation of spatial configurations in English and German and the grammatical structure of locative and anaphoric expressions », *Linguistics*, 31.
- CHINI, M. (1997). « Expression lexicale et syntaxique des relations temporelles dans des récits de natifs italophones et d'apprenants germanophones d'italien », *Communication à la rencontre du Groupe de Recherche « The structure of learner varieties »*, Berlin.
- CULIOLI A. (1985). *Notes du séminaire de DEA, 1983-84*. Département de linguistique, Université Paris VII.
- GUILLEMIN-FLESCHER, J. (1981). *Syntaxe comparée du français et de l'anglais*, Paris, OPHRYS.
- KELLERMAN, E. (1983). « The empirical evidence for the influence of the L1 in interlanguage », in Davies, Crier & Howart (eds), *Interlanguage*, Edinburgh University Press.
- KLEIN, W. (1994). *Time in Language*. London, Routledge.
- LABOV, W. (1978). *Le parler ordinaire*, Minuit.
- LAMBERT, M. (à paraître, a). « Temporal reference in story re-tellings. Comparison between French and English native speakers and French advanced learners of English », in V. Regan (ed.) *Current Approaches in Second Language Research*.
- LAMBERT, M. (à paraître, b). « Etude comparative des procédés de décrochage de la trame dans des récits de francophones, d'anglophones et de quasi-bilingues en anglais », in A. Giacalone-Ramat et M. Chini (eds) *Strutture testuali e organizzazione dell'informazione*, SILTA 26, Roma (à paraître).

- LEVELT, W. (1989). *Speaking : From Intention to Articulation*. MIT Press, Cambridge, Mass.
- PERDUE, C. (1993). « Comment rendre compte de la “logique de l’acquisition” d’une langue étrangère par l’adulte ? », *Etudes de Linguistique Appliquée*, n° 92, Paris, Didier Erudition.
- PRODEAU M. (1996). *Résoudre une tâche verbale complexe en langue maternelle et en langue étrangère : le discours instructionnel en français et en anglais*, Thèse de doctorat en Sciences du Langage, Université Paris VIII.
- SLOBIN, D. (1991). « Learning to think for speaking. Native language, cognition and rhetorical style », *Pragmatics*, 1/1.
- von STUTTERHEIM C. & KLEIN, W. (1989). « Text structure and referential movement », In R. Dietrich & C. F. Graumann (eds), *Language Processing in Social Context*, Amsterdam, North-Holland.
- WATOREK M. (1996). *Conceptualisation et formulation de descriptions d’affiches en italien et en français (langue maternelle et langue étrangère)*, Thèse de doctorat en Sciences du Langage, Université Paris VIII.

NOTES

1. Les informateurs étaient conscients du fait que l’interlocuteur connaissait l’histoire, ne serait-ce que par les récits des autres. Il m’a semblé toutefois préférable de garder un même interlocuteur, sensible à son influence dans l’interaction, plutôt que de trouver un interlocuteur naïf pour chaque entretien.

RÉSUMÉS

L’article rend compte d’études portant sur des apprenants francophones de l’anglais dont le niveau d’expertise se situe dans une fourchette allant du stade intermédiaire à celui d’un quasi-bilingue (quatre groupes). Plus précisément, il décrit comment les productions de ces apprenants diffèrent de celles des anglophones dans une même tâche contrainte de compte-rendu de film. Les différences relevées trouvent des éléments d’explication par la comparaison avec les productions de francophones dans la même tâche. L’influence de la L1 se manifeste de façon variable selon les niveaux de maîtrise des apprenants. Elle joue d’abord le rôle de grille qui oriente les filtrages selon les caractéristiques formelles. Elle guide ensuite la focalisation attentionnelle sur les éléments de sens qui trouvent leur expression dans leur L1. Enfin, au niveau quasi-bilingue, son empreinte joue sur le choix des perspectives de représentation du réel dans le discours.

The article investigates the way in which the performance of French learners of English at levels of proficiency ranging from intermediate to quasi-bilinguals differs from that of native speakers when carrying out a film retelling task. Four different stages of language proficiency are characterised based on the choice and functional use of linguistic means to refer to space and time. The differences are (partially) explained by comparing learners’ performance with that of native speakers of French in the same task. Results show that the influence of the L1 takes varying forms, guiding attention to formally equivalent linguistic means, filtering functional uses

and orienting the perspectives given to events and situations talked about. The analysis reveals that although near-native speakers dispose of an extended lexical repertoire and master grammatical rules, their organisation of information is guided by identifiable characteristics of their source language: French. We conclude from these transfer phenomena that the principles underlying text organisation are extremely resistant to restructuring.

AUTEUR

MONIQUE LAMBERT

Université de Paris VIII